

COLLECTIONNEUR

A man with dark, curly hair and a dark turtleneck sweater is looking upwards and to the left with an expression of interest. He is standing in a gallery space. On the wall behind him is a white, rectangular abstract sculpture with a textured, organic surface. To the left of the sculpture, there are colorful geometric shapes (red, yellow, blue, black) on the wall.

Avant tout marchand d'art, également galeriste et directeur artistique d'un musée en Tasmanie, Olivier Varenne se revendique simple amateur. La qualité des œuvres qu'il a rassemblées prouve le contraire.
REPORTAGE : FRÉDÉRIC BRILLET

MALGRÉ LUI

Dans le quartier des Bains à Genève, la petite galerie d'Olivier Varenne inaugurée en 2022 fait figure de poisson-pilote à côté d'une baleine, à savoir le Musée d'art moderne et contemporain (MAMCO) installé de l'autre côté de la rue, dans une ancienne usine. Mais le maître des lieux ne se sent nullement écrasé, sachant que les poissons-pilotes sont réputés vivre en symbiose avec les géants des mers. En avril dernier, on découvrait d'ailleurs dans sa galerie l'artiste japonaise Chiharu Shiota, une icône de l'art contemporain, digne d'entrer dans la collection du MAMCO. Elle y présentait ses dessins préparatoires à la scénographie de l'opéra *Idoménée* de Mozart monté à Genève. Une exposition doublée d'un spectacle, Olivier Varenne ne pouvait rêver mieux pour conforter sa place dans l'écosystème local.

A Genève, le quadragénaire n'a pas eu à se faire un nom, tout juste un prénom. Son grand-père Roger, puis son père Daniel, qui avait ouvert une galerie dans la cité de Calvin, ont été des collectionneurs et marchands importants. Décédé en 2018, Daniel Varenne représentait notamment Jean Dubuffet, Daniel Spoerri, Jean-Pierre Raynaud, Christo ou Ben. Mais le fils a toujours entretenu des relations compliquées avec son géniteur, quand bien même ce dernier l'a initié à l'art dès l'enfance en l'emmenant courir salons et lieux d'expositions en Europe et en Amérique. « *On pouvait visiter trois musées en une seule journée. J'ai gardé ce rythme* », assure Olivier Varenne. Un rythme trépidant, à l'image du personnage dont la vie professionnelle se partage entre la Suisse et la Tasmanie, une île australienne où il assure la direction artistique d'un musée unique en son genre, le Mona, qui mélange époques artistiques, aires géographiques et modes d'expression.

On en revient à sa jeunesse turbulente qui l'amène à « *emprunter* » la voiture de son père dès l'adolescence. Non pas pour faire des virées avec ses copains, mais pour chiner aux puces de Genève, ce qui est plus original. « *J'y dénichais de vieux moulins à café qu'un client de mon père me rachetait pour sa collection.* ». Il finit lui aussi par se lancer, mais sur un créneau spécial : à 15 ans, il se passionne pour *Plages*, une revue d'avant-garde publiée de 1978 à 2011 et dont chaque numéro était conçu entièrement par des artistes. Une publication d'esprit dadaïste, dont le papier, peint, découpé, gratté, déchiré, incorpore des matières organiques et prend parfois l'allure d'un livre-objet en forme de coffre-fort, sac à main, malle de voyage... « *J'ai conservé une bonne cinquantaine de numéros, même ceux qui ne sont plus présentables* », précise-



Ben, *Just watch it move* (1979), *Don't disturb the dust please* (1979). 29 000 euros pièce.

t-il. Devenu adulte, il s'éloigne de la figure paternelle en partant en 2002 à New York où il est recruté à la PaceWildenstein Gallery comme régisseur, un métier technique qui consiste à veiller au bon acheminement et entreposage des œuvres. Mais la Pace étant en relation d'affaires avec son père, il a l'impression « *de vivre encore sous son protectorat* », alors même que leurs relations sont au plus bas.

Le jeune homme démissionne donc pour intégrer en 2003 l'équipe commerciale de la Gagosian Gallery de Londres. « *J'y ai commencé en bas de l'échelle, payé au lance-pierres. Mon père m'avait coupé les vivres, je vivais dans un grand loft déglingué...* »



De haut en bas et de gauche à droite :
John Armleder, sans titre (1980), cote : 36 000 euros.
 Sept oeuvres de **Chiharu Shiota**, cote : 11 000 euros pièce.
 Oeuvre optique de **Felice Varini**, cote : 51 000 euros. Au premier plan : Joker de Tony Oursler, cote : 66 000 euros.

Il s'en sort en travaillant d'arrache-pied, en organisant des expositions dans son loft qui font le buzz à Londres et en concluant des ventes lucratives. Autant d'efforts qui lui valent d'élargir son réseau et d'être promu par la galerie.

Ses finances s'améliorant, il commence par acquérir pour son compte des artistes émergents et sa collection réunit une centaine de pièces en 2008. Mais cette année-là, la crise financière mondiale s'abat sur l'Europe, ce qui l'amène à s'en défaire, les artistes émergents étant les plus vulnérables aux fluctuations du marché de l'art. Au sortir de la crise, Olivier investit dans des valeurs sûres, notamment les surréalistes renommés. A force de persévérance, il possède à la fin de la décennie 2010 quelque 50 dessins, dont certains signés par Salvador Dali, Jean Dubuffet, Henri Michaux ou Hans Bellmer. *« Mais cette collection me prenait trop d'énergie et de temps. Et puis, j'avais besoin d'un pécule pour ouvrir cette galerie. Vendre cet ensemble a été à la fois douloureux et libérateur. »*

Et pourtant, le décor de son appartement genevois, dont il nous ouvre les portes, montre bien qu'il n'a pas renoncé à acquérir pour son bon plaisir. *« Je me limite à une vingtaine*

d'achats par an, surtout des artistes connus. Et tous les deux ou trois ans, je prends une nouvelle direction. C'est pourquoi je ne me considère pas comme un vrai collectionneur, plutôt comme un amateur ». Il n'empêche, cet ensemble compte une bonne centaine de pièces, dont les plus chères, comme les Christo, cotent plusieurs centaines de milliers d'euros dans les ventes aux enchères.

Des œuvres parfois déroutantes

— Ces œuvres sont à l'image d'Olivier Varenne : tantôt provocatrices, tantôt sombres mais toujours étonnantes. Dans le couloir de l'entrée, une spirale hypnotique laisse deviner la patte de Felice Varini, maître de l'anamorphose, qu'il a également exposé dans sa galerie. Cet artiste suisse s'est fait connaître en utilisant comme support les architectures des espaces où il compose ses formes colorées, qui prennent sens pour le spectateur à partir d'un point de vue unique. A côté, un personnage juché sur un globe, affublé d'un chapeau et d'un pantalon à losange s'anime comme par magie grâce au minuscule écran



De haut en bas : **Christo**, *Wrapped Trees* (project for the fondation Beyeler), 1998, et *Wrapped Reichstag* (project for Berlin), 1995. Les dessins préparatoires de cet artiste cotent aux enchères plusieurs dizaines, voire centaines, de milliers d'euros.

plat sur lequel se dessinent ses traits sardoniques. Une pièce emblématique du travail de l'Américain Tony Oursler, qui incorpore de la vidéo dans ses installations et réduit l'espèce humaine à des poupées ou des faces psalmodiantes, énigmatiques ou obsessionnelles, incapables de communiquer.

Dans un renforcement, une toile de Stéphane Kropf, intitulée *Blueshift*, attire le regard par sa blancheur sereine, rehaussée subtilement d'un liseré de jaune, rouge, bleu et noir sur ses quatre côtés. En bonne place dans le salon, trône aussi un dessin de Christo montrant le Reichstag de Berlin, que l'artiste avait « emballé » durant l'été 1995.

Plus loin, une grande photo de Nan Goldin représente des fêtards, la mine défaite sous une lumière jaune qui accentue leur fatigue. Un cliché manifestement pris au bout de la nuit, dans une *party*, qu'on imagine new-yorkaise. Dans un tout

autre registre, une photo de Roman Signer, prise à très grande vitesse, intitulée *Four Apples*, gèle la fraction infime d'une performance. A savoir le moment où l'artiste actionne quatre microcharges explosives qui rompent simultanément les fils de quatre pommes suspendues. Saisies au début de leur chute, qui doit s'achever dans une sorte de cercueil percé de quatre trous prêts à les recueillir, ces pommes, dont la trajectoire est décomposée en une série de photos avec une précision maniaque, sont des « sculptures du temps ». Par cette mise en scène, le plasticien suisse montre son obsession du détail et son talent pour révéler ce qui demeure invisible à l'œil nu.

Sur un mur près de l'entrée, on reconnaît deux œuvres de Ben, caractéristiques de son ironie. La première intitulée *Just watch it move* montre une plume blanche délicatement suspendue devant un tableau noir, qui invite le spectateur à se contenter de la regarder. Sur la seconde, qui se compose d'une mini-étagère collée au tableau noir, l'artiste niçois a inscrit de son écriture appliquée : « *don't disturb the dust please* » (ne pas déranger la poussière, svp).

Le collectionneur et le marchand vont de pair

– Olivier Varenne détient aussi des dessins du surréaliste franco-allemand Hans Bellmer, qui verse souvent dans un érotisme torturé, inspiré du marquis de Sade. Un tronc humain en cuir rouge, sans tête ni bras et aux jambes sectionnées, évoque également cet univers : il s'agit d'une œuvre de Mathieu Briand, intitulée *Androïx*, qu'Olivier Varenne pose sur le sol en appuyant sur un bouton. La créature inquiétante commence lentement à se mouvoir, sans que l'on sache s'il s'agit d'un début ou d'une fin de vie...

On revient vers plus de sérénité avec John Armleder et un tableau représentant deux chaises flottant l'une sur l'autre dans l'espace, sur fond de pleine lune. Signé Jean Dubuffet, un dessin montre un personnage qui émerge, comme perdu, d'un étrange paysage composite dont on ne sait s'il relève du végétal ou du minéral. « *C'est probablement la pièce dont j'aurais le plus de mal à me séparer. D'abord, parce que j'adore cet artiste que j'ai croisé dans mon enfance dans la galerie de mon père. Ensuite, parce que c'est à ce dernier que j'ai acheté ce dessin, il y a une dizaine d'années...* » Sa collection personnelle comprend aussi quatre dessins à l'encre de Chine évanescents de l'Américain Gregory Masurovsky, dont les sujets (un nu féminin, une coupe de fruits, une plante en pot...) se distinguent à peine du fond tant la main de l'artiste s'est faite légère.

Et puis, il y a tous les trésors qui, faute de place, demeurent stockés à l'abri des regards. Comme ceux du Britannique Conrad Shawcross, qu'Olivier Varenne suit depuis deux décennies. Les grands disques de verre teintés qui laissent passer la lumière ont donné lieu à une exposition dans sa galerie, mais il détient quatre œuvres à titre personnel. Pas question pour autant d'entrer en concurrence avec ses clients : « *Je donne toujours priorité au Mona et aux clients de la galerie quand il s'agit de se porter acquéreur* », avoue-t-il. Et finalement, quoi de plus rassurant pour un acheteur que de voir son galeriste miser sur les mêmes talents ? ●